

RIGOLETTO à LYON le 03/04/2022

(Le metteur en scène s'amuse)

Chantal a eu la bonne idée de nous lire, à l'aller, dans le bus, une critique du spectacle pour nous donner une idée de ce que nous allions voir et entendre.

A la courte pause de l'aire de l'Isle d'Abeau, certaines adhérentes étaient assez réservées, pensant que la malédiction du metteur en scène allait une fois de plus s'abattre sur nous.

Nous savions que nous ne serions pas à Mantoue et, effectivement, le grand rideau de scène nous montrait une grande barre d'immeubles illuminée dans la nuit. Nous pouvions bien s'imaginer être à Berlin comme la critique nous l'avait annoncé.



Dès l'ouverture, l'incontournable vidéo, pour tout metteur en scène moderne qui se respecte, s'est invitée. Elle prend toute la place du rideau de scène d'une façon intéressante et assez élégante. On y voit un homme bien en chair et assez mal rasé (je l'appellerai Boubouletto par la suite) qui se met à visionner une cassette VHS de Rigoletto et par ce biais nous donne l'occasion de prendre connaissance des chanteurs et chanteuses en gros plan, comme ce qui se fait parfois dans les retransmissions télévisées d'opéras. Bonne idée.

Au début de l'acte 1, le Duc, ayant sans doute épuisé toutes les ressources féminines de sa bonne ville de Mantoue, se retrouve, avec toute sa cour, dans une boîte de nuit de Berlin pour continuer d'assouvir ses désirs de séduction.

A première vue, difficile de reconnaître Rigoletto parmi toute cette cour. Aurait-il perdu sa bosse ?

Boubouletto est sorti de l'écran (comme dans un film de Woody Allen) et déambule sur la scène sans qu'on sache vraiment dans quel but. Il a tout de même la décence de s'éclipser pour le premier duo entre Rigoletto et sa fille Gilda. On y apprend que la mère de Gilda est morte en lui donnant naissance. On a alors droit à une vidéo (sans doute pour ceux qui n'avaient pas encore compris) sur le parcours funeste d'une maman qui meurt à la maternité. Ça nous rappelle les bonnes vieilles émissions médicales dans les années 1960 à la télé (Etienne Lalou et Igor Barrère) avec un air de Rigoletto à la place de la Symphonie du Nouveau Monde. C'est irritant car ça nous distrait un peu du magnifique duo entre Rigoletto et sa fille.

La suite de l'acte 1 est assez agréable à regarder. Mais, pas de panique, le décor est bien sûr minimaliste (des tours d'habitation, Rigoletto et sa fille habitant dans l'une d'elles) et sombre mais, c'est toujours ça de gagné, on n'est pas dans un bunker, il n'y a pas de SS, pas de kalachnikov, ni d'espions de la STASI (quoique, l'enlèvement de Gilda ... On est tout de même à Berlin).

Pour les actes 2 et 3, la vidéo devient plus lourdement présente. On comprend mieux ce que vient faire Boubouletto dans le drame et on se désole vraiment pour lui car ce qui arrive à Rigoletto lui rappelle ses déboires avec celle qu'on suppose être sa fille et un gigolo dont elle s'est entichée.

Il y a aussi l'apparition d'un grand escogriffe attifé de vêtements un peu clownesques (que j'appellerai La Girafe par la suite) et qui traverse de temps en temps la scène sans complexe et sans intention particulière. Est-ce pour détendre l'atmosphère ? Est-ce pour rappeler la petite girafe que Boubouletto avait dans les mains dans la vidéo introductive ? Mystère.

Une vidéo nous présente une scène de sexe (ah ! bien sûr, c'est un passage obligé des mises en scène modernes), mais les acteurs sont tellement peu convaincus de ce qu'ils sont en train d'essayer de faire, que cela en est risible.

Bref, côté mise en scène, il y en a eu de pires, il y en a eu de meilleures. Pour retrouver des mises en scène plus classiques, on pourra toujours soit aller au MET, soit revisionner la production de la RAI tournée à l'intérieur même du Palais de Mantoue (superbe !).

Mais le plus important, c'est tout de même la musique et l'intrigue de Verdi, les chanteurs, les chanteuses, les chœurs, l'orchestre et son chef.

Et là, c'est l'extase !



C'est peut-être l'opéra de Verdi où la densité de « tubes » (pour faire moderne) est la plus importante.

L'intrigue est admirablement ficelée et va crescendo jusqu'au dénouement final. Le mystère demeure sur la mort de Gilda : tuée par Sparafucile ou suicidée ? Le livret indique « Sparafucile ferme la porte derrière Gilda et tout est enseveli dans le silence et l'obscurité »

Bien sûr, Gilda met du temps à trépasser, mais c'est tellement beau !

Les chœurs sont superbes avec une chorégraphie enthousiasmante.

Que dire de Dalibor Jeniš (Rigoletto) et Nina Minasyan (Gilda) sinon qu'ils allient pureté du chant et performance d'acteur. Leurs duos sont à se mettre à genoux d'admiration !

Enea Scala (le Duc, quel nom prédestiné !) est séducteur à souhait et Gian Luca Buratto (Sparafucile), sûr de lui à en donner froid dans le dos, est sombre et inquiétant.

Daniele Rustioni (qui a déjà dirigé Rigoletto au MET cette année) mène son remarquable orchestre d'une main de maître.

Les spectateurs ont fait une ovation bien méritée. Ils ont un peu hésité à applaudir à tort et à travers (à l'américaine) pendant le premier acte (préservant ainsi l'émotion qui va croissante) mais se sont un peu réveillés dans les deux autres actes (tout en veillant à ne pas trop casser le fil de l'intrigue).

A la fin, Boubouletto et La Girafe sont venus saluer, on était content pour eux, merci à eux d'être venus.

Nos adhérent(e)s étaient ravi(e)s. La malédiction du metteur en scène, ce sera pour une autre fois (espérons que non, mais il ne faut quand même pas trop rêver) !

VIVA VERDI.

Claude GUÉRIN

Vidéo-extraits : <https://youtu.be/UeflZEpnGYY>